

Comment le dire. A propos d'ajustement, *en quelque sorte*

Dominique Ducard

Université Paris-Est Créteil

Language activity is based on a *symbolic gap* between the actual state of affairs and their representation, through speech, in a linguistic system. This implies a *measurement* of the distance between the thought contained within what is said and what is being referred to in saying it; the distance between the various possible ways of saying; and the distance, in an inter-subjective relationship, between the speaker and the other with whom he is communicating. From a linguistic standpoint, this assessment resembles processes for evaluating utterances according to a two-dimensional validation (how what is said is validated or able to be validated) and valuation (how what is said is valid). Valuation also concerns forms of enunciation which are conditional upon what is to be said or meant. These considerations are based upon the notions of *referential value* and *adjustment* in Culioli's theory of enunciative operations. This theory is first examined, in order that the measuring process – *how to say it* – may be understood. The process is then demonstrated through the examination of a text and study of the marker *en quelque sorte*.

Lui – Pourquoi ne pas prendre la chose de plus haut? Qu'est-ce qu'un chant?

Moi – Je vous avouerai que cette question est au-dessus de mes forces.

Voilà comment nous sommes tous. Nous n'avons dans la mémoire que des mots que nous croyons entendre, par l'usage fréquent et l'application même juste que nous en faisons; dans l'esprit, que des notions vagues. [...].

Denis Diderot, *Le Neveu de Rameau*.

La citation de Diderot, placée en exergue à mon propos, nous renvoie à la question de la désignation et à la distance entre un désignateur, dont la valeur référentielle est définie par ses emplois divers, et la notion, la représentation vague qui est à déterminer par l'exercice même de la parole: comment le dire. Le cours spontané de la parole est ainsi ponctué de formes qui signifient la mesure de cet écart et signalent l'ajustement opéré dans l'acte d'énonciation, entre réussite et échec, justesse et approximation. A partir d'un texte et d'une situation particuliers, nous prendrons le cas du marqueur *en quelque sorte* pour en déplier la signification et pour montrer en quoi il est un représentant linguistique exemplaire de l'activité signifiante de langage. Il s'agit donc, au-delà de cette étude de cas, de placer l'ajustement, en référence à la théorie des opérations énonciatives (A. Culioli), au cœur de la construction du sens.

Pour ce faire il convient d'exposer en préalable ce que vise la notion théorique et qui ne peut se comprendre qu'en lien avec d'autres concepts.

1. La notion d'ajustement

Je partirai de deux citations d'Antoine Culioli, qui insiste sur la place centrale à accorder à la notion. La première citation se présente elle-même, dans la façon de dire les choses, comme un cas d'ajustement qualifié de "rigide" dans la seconde citation, avec une assertion forte, qui bloque tout déplacement, à l'image du rivet (anglais *clinch*, voir plus loin sur le geste de river).

Et il y a en tout cas une position à laquelle, moi, je tiens très ferme, c'est l'ajustement.

La trace écrite permet beaucoup de malentendus, je l'ai vu encore récemment à propos du terme d'ajustement: les gens percevaient l'ajustement comme un travail d'ajusteur au micron près. Alors que l'ajustement peut être large, étroit, rigide, mou, que cela laisse de grands degrés de liberté ou pas de liberté du tout, selon les cas¹.

La conception des relations inter-sujets dans l'activité de langage, selon la théorisation de l'énonciation, se démarque de l'interactionnisme verbal dont les catégories d'analyse sont héritées de la sociologie de l'action ou de la psychologie sociale². Rappelons sommairement que le pragmatisme interactionniste part du principe que les actes des partenaires sont coordonnés et finalisés, que le sens est le produit d'une négociation et la communication le lieu d'une coopération, que le processus est planifié, avec des buts et des stratégies, que les séquences sont hiérarchisées par un jeu d'alternance et de dépendance, que la relation entre acteurs repose sur des présuppositions réciproques, que le contexte situationnel est le cadre interprétatif des échanges, qui sont soumis à des facteurs d'influence socioculturels.

Si l'approche énonciativiste – pour autant que l'on puisse utiliser ce terme – peut rencontrer certaines propositions de l'interactionnisme, elle s'en écarte d'abord par son point de départ et par son point d'arrivée, qui est l'activité de langage en tant qu'activité de production et de reconnaissance interprétative de formes en situation, du fait aussi de se donner des moyens métalinguistiques pour appréhender cette activité. Les concepts et catégories sont créés pour répondre aux problèmes posés par l'observation raisonnée et l'analyse. La question, du point de vue du sujet interprétant qu'est le linguiste, en position à la fois interne et externe à ce dont il traite, est alors de comprendre pourquoi ce qui est dit l'est de la façon dont c'est

¹ Antoine Culioli, *Variations sur la linguistique*, Paris, Klincksieck, 2002: 202 et 212.

² Voir par exemple Pierre Bange, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris, Hatier / Didier, 1992.

dit, et pas autrement, et pourquoi c'est interprété de telle ou telle façon étant donné la façon dont c'est dit.

1.1 *Un jeu de formes et de significations*

Si nous nous reportons à l'index cumulatif de la métalangue que nous fournit le dernier tome paru à ce jour de *Pour une linguistique de l'énonciation*³, nous trouvons une seule référence, au tome 2, dans un article de 1973⁴, où la notion est mentionnée dans la conclusion, qu'il convient de donner dans son intégralité:

En d'autres termes, il y a toujours, au sens le plus fort, construction interprétative des phénomènes de surface par les énonciateurs; il y a toujours prolifération du langage sur lui-même⁵; nous avons toujours un jeu de formes et un jeu de significations. La communication se fonde sur cet ajustement plus ou moins réussi, plus ou moins souhaité, des systèmes de repérage des deux énonciateurs. Chaque opération est complexe [...], se combine avec d'autres opérations et filtre relations et valeurs, dans une suite de signes. Ainsi on comprend mieux pourquoi un texte n'a pas de sens, en dehors de l'activité signifiante des énonciateurs, et pourquoi l'ambiguïté (et le malentendu) sont non seulement explicables, mais encore partie intégrante du modèle, de même que les déplacements métaphoriques. En bref, la signification d'un énoncé, par-delà son sens, proviendra de cette accommodation inter-subjective, bref des conditions mêmes de l'énonciation. Le langage est un système, mais un système ouvert.

Lentement nous passons d'une linguistique des états à une linguistique des opérations. Peu à peu nous entrevoyons que le langage est une incessante mise en relation (prédication, énonciation), grâce à quoi des énonciateurs, en tissant un jeu de références, produisent un surplus d'énoncés et repèrent une pluralité de significations. Culioli (1999 T 2: 48)

Le terme *signification*, dans ce contexte, souligne que le processus de renvoi de formes linguistiques à des états de choses (externes ou internes), ne fonctionne qu'en y associant les relations entre les énoncés, les situations d'énonciation et les valeurs référentielles construites par les énonciateurs. Le problème de la signification se pose notamment dans l'équivalence établie entre des énoncés paraphrastiques, qui suppose un schéma commun, avec les variations que celui-ci permet; il se pose aussi, de façon plus vive, dans la traduction d'une langue à une autre.

On trouve bien entendu d'autres mentions de l'ajustement que celle indiquée dans l'index de l'ouvrage cité, avec une insistance sur le mouvement inhérent à l'acte de parler, contre l'idée d'une stabilité

³ Culioli, A. (1999): *Pour une linguistique de l'énonciation*, Domaine notionnel, T. 3, Paris (Ophrys).

⁴ De quelques contradictions en linguistique [*Communications* 20, 1973, 83-91]. In Culioli A. (1999, T3: 43-48).

⁵ A côté du terme de *prolifération*, A. Culioli emploie aussi les termes de *foisonnement*, *expansion*, ou le mot anglais *drift* (Sapir), pour dire que les formes produites génèrent d'autres formes et d'autres significations, par dérivation et association. Ce processus correspond à l'activité épilinguistique, conçue sur le modèle neurobiologique de l'épigenèse.

définitive du signe. Est ainsi souligné le caractère multilinéaire et dynamique de l'activité signifiante, dans des situations paramétrées selon des coordonnées spatio-temporelles et des rapports inter-sujets. La mobilité et la déformabilité, qui font que je peux employer tel mot dans telle ou telle situation, ou un autre, approchant, selon la convenance qu'il me semble avoir à ce moment-là, en tant que sujet interprétant, et en tenant compte des réactions d'autrui, et de ce que j'en imagine, ou qui permettent de moduler la signification du même mot selon le contexte et les circonstances, ne sont pas à mettre simplement au crédit d'une capacité d'adaptation interpersonnelle et ne s'expliquent pas par le seul principe de coopération interindividuelle, selon un modèle de la communication où la signification est 'négociée'.

Le point essentiel à retenir, en reprenant ce que dit A. Culioli, est que le langage est un *système souple et ajustable*. Le langage est doté de la *plasticité* nécessaire à sa fonction, qui exige en même temps une certaine *stabilité*. Les échanges entre les sujets dépendent par ailleurs des normes qui régissent les emplois diversifiées des formes linguistiques et les conduites discursives, selon des types de situations, et sont soumis à des règles sociales et culturelles. L'un des exemples donnés de cette normativité sous-jacente est celui de la variété des jugements d'acceptabilité, quand on observe les réactions aux énoncés produits, par soi ou par autrui. Il y a toujours du *jeu* — comme on dit qu'une pièce mécanique a du jeu — et de la *marge*. On pourrait objecter à ce 'toujours' le cas des nomenclatures, de toute sorte, les langues de spécialités, ou encore les usages restreints et les cas d'emplois standardisés. Notre parole oscille entre la spontanéité, au plus près de la subjectivité, parfois butant sur l'indicible de l'expérience intime ou jaillissant en éclats de voix sous le coup de l'émotion ou de la passion, et la forte contrainte des normes communes, plus ou moins partagées et intégrées, avec ses formats obligés et ses stéréotypes. La norme, qui est de l'ordre du *transindividuel*, est l'un des modes de *régulation* dans l'ajustement de sujet à sujet.

1.2 *Double intention et co-énonciation*

La notion d'ajustement va de pair avec une révision de la conception élémentaire de la communication, schématisée comme une chaîne de transmission d'un message univoque entre deux individus isolés, chacun étant intentionnellement transparent à lui-même et à l'autre. Un autre commentaire d'A. Culioli fera la transition entre ce qui a été dit du mouvement des représentations et du jeu des formes et des significations avec cette révision.

[...] l'observation directe des phénomènes linguistiques nous contraint à prendre en compte la complexité des faits, leur diversité, leur foisonnement et leur

hétérogénéité. Ce constat nous interdit de nous satisfaire d'une conception simplifiée de la communication où cette dernière porterait uniquement sur la transmission linéaire d'une information calibrée dans un milieu neutre et homogène. Il nous faut poser au cœur de l'activité de langage (qu'il s'agisse de représentation ou régulation) l'ajustement, ce qui implique à la fois la stabilité et la déformabilité d'objets pris dans des relations dynamiques, la construction de domaines, d'espaces et de champs où les sujets auront le jeu nécessaire à leur activité d'énonciateurs-locuteurs. Culioli (1990: 129)

Dès 1965, dans un article encyclopédique sur la communication verbale⁶, A. Culioli présente un schéma de la communication qui complexifie le modèle classique et élémentaire en dédoublant les deux pôles du circuit, l'émetteur-locuteur étant, au moment même où il parle, son propre récepteur-auditeur et le récepteur-auditeur, à l'autre pôle, étant un émetteur-locuteur potentiel, par anticipation et rétroaction. C'est ce que Valéry nomme — à propos de l'exigence d'être deux à minima, avec une "réciproque perception", dans le langage — la *Binité* du *Parler-entendre*⁷. Un autre schéma souligne la dissymétrie des opérations aux deux bouts de la chaîne, en introduisant un langage intérieur, aussi bien du côté du locuteur que du côté de l'interlocuteur.

L'acte d'énonciation, en situation de dialogue, est dissymétrique, avec une double intention de signifier et l'activité est, dans le même temps, activité de production et activité de reconnaissance interprétative. Le dédoublement des deux instances est lié au caractère spéculaire, d'ordre imaginaire, de tout rapport à soi et à l'autre. En référence au phénoménologue de l'existence Henri Maldiney et à ce qu'il désigne comme l'épreuve de "la coexistence d'une double altérité", que nous faisons dans toute situation humaine⁸, j'assimile ce que celui-ci nomme "l'autre *de* moi" avec le coénonciateur, noté S'O, et "l'autre *que* moi" avec le co-énonciateur, noté S1. Nous avons ainsi trois instances, avec le locuteur-énonciateur S0, qui peuvent être dans un rapport variable d'identification, de différenciation ou de rupture⁹.

1.3 *Interstices et contacts*

Si nous repartons de l'activité du sujet parlant-entendant, et de ce qu'il y a à dire *à propos de* et *en vue de*, *pour un autre*, qui peut être soi-même

⁶ Culioli, A. (1965): La communication verbale. In: Encyclopédie des Sciences de l'Homme, T. 4. Genève (Editions de la Grange-Batelière).

⁷ Voir Valéry (1973: 467).

⁸ "Nous nous apprenons à travers notre réponse à l'appel de l'autre et à travers la réponse de l'autre à notre interpellation, mais non pas dans un exact partage. Quand l'autre *que* moi, auquel je m'adresse, m'interpelle en retour par sa parole ou son mutisme, il y a en eux quelque chose qui m'interpelle *dans mes propres termes*, parce qu'en eux j'entends l'autre *de* moi. Ainsi notre être propre est en jeu dans notre être à l'autre." Maldiney (2007: 218).

⁹ Cette distinction est exposée et schématisée dans Ducard, D. (2012): *Se parler à l'autre*. In: Bres, J. (éd.): *Dialogisme: langue et discours*. Bruxelles (Peter Lang), 195-207.

(comme un autre) ou autrui, nous voyons que l'opération d'ajustement, complexe, suppose une visée téléonomique (avec un *telos*), donc un hiatus, et tend vers une stabilisation. Selon le choix des désignateurs, parmi les valeurs possibles, cette stabilisation réussit ou échoue. Au cours d'une interlocution les énonciateurs se rejoignent ou se séparent, acceptent ou rejettent, totalement ou partiellement (par exemple dans la concession), précisent ou nuancent, etc. Tous ces mouvements, qui manifestent le flux des représentations, sont caractéristiques de la plasticité du langage et de son rythme.

Pour comprendre cette idée du rythme, il faut nous reporter à l'étude philologique que Benveniste a proposée de la notion et que Culioli cite volontiers¹⁰. Contestant la tradition qui associe le rythme, dans son origine, au mouvement des flots (grec *rhuthmos*, dérivé de *rhein*: couler) et revenant aux emplois des premiers atomistes (Leucippe, Démocrite), il rapporte la notion à la forme (*skhêma*) que prend ce qui est mouvant, fluide, modifiable. Selon la conception atomistique, interprétée par Aristote, les relations entre les corps s'établissent par différenciation selon trois aspects fondamentaux: le *rhuthmos*, la *diathigè* (contact, inter-contact), la *tropè* (tournure, torsion, basculement). La base de *diathigè* est *thigè* qui renvoie à la pâte que l'on pétrit, au mortier. L'ajustement est lié au vide-à-combler et implique la malléabilité. Nous retrouvons, à travers ces catégories et ces actions, le jeu des formes et des significations, avec la déformation. Quand il n'y a pas d'espace de jeu, que l'ajustement est au plus près, sans déviation possible, la métaphore utilisée par A. Culioli est celle du rivet (anglais *clinch*), du clou recourbé par en-dessous pour faire tenir fermement deux pièces ensemble. L'expression figurée en français *river son clou à quelqu'un* (faire taire par un argument sans réplique, s'y tenir) dit bien qu'il n'y a pas de déplacement possible.

La notion d'ajustement est aussi associée, en référence à Aristote, à celle d'harmonie, par le grec *harmonia*, pour souligner que ce terme, de la famille de *harmonoiein*: ajuster est utilisé pour désigner une cheville, un joint, par exemple en maçonnerie, d'où la signification d'assemblage, de juste rapport. Et c'est ainsi que vient, dans le propos du linguiste artisan, l'image du calfatage de la coque d'un bateau, des trous et des interstices:

[...] il se trouve qu'avec le langage c'est pareil: les sujets, quand ils parlent, ils calfatent! Ils calfatent avec, je le répète, des arrêts prosodiques, ils calfatent avec des reprises, avec des particules, des expressions dont on avait déjà parlées, comme 'le mot est trop fort', comme 'vous voyez ce que je veux dire'. Culioli (2002: 196)

¹⁰ Cf. Benveniste, E. (1951): La notion de 'rythme' dans son expression linguistique. In: Benveniste (1966 T. 1), 327-335.

Ces images de gestes techniques renvoient à ce qu'A. Culioli appelle des *gestes mentaux*, c'est-à-dire des conduites corporelles intériorisées et converties en représentations, transposées dans les conduites verbales.

Mais pour ne pas assimiler l'acte d'ajustement à la seule adaptation à une situation dans l'interaction, il faut la replacer au cœur du langage et de l'énonciation, dont la forme première est l'assertion. Une assertion, positive ou négative, consiste à dire de quelque chose que c'est le cas. Rappelons, dans les termes de la théorie, que la construction de l'existence d'un état de chose est associée à une opération de validation par assignation d'une valeur référentielle: l'occurrence est située par rapport à un système de référence (espace-temps, origine subjective, champ de forces inter-sujets). La validation établit ainsi une relation entre la situation (réelle ou imaginée) et l'une des valeurs possibles, qui est sélectionnée comme valeur adéquate pour un sujet, qui s'engage plus ou moins (force assertive) — cet engagement pouvant être modulé selon le degré de certitude et la conviction — et s'investit affectivement (intensité). L'opération de validation s'accompagne d'une valuation par assignation d'une valeur téléonomique à ce qui est asserté (efficace/inefficace, favorable/défavorable,...)¹¹.

C'est ici que j'introduirai une modalité supplémentaire de la valuation, qui ne porte pas sur l'efficacité et le caractère favorable (ce qui va dans la bonne direction pour le sujet) de ce qui est prédiqué, mais sur la forme de l'énonciation, la façon de le dire. Il s'agit alors, non pas d'une appréciation de la proposition énoncée (lexis située), non plus simplement d'un jugement métalinguistique sur la forme significative en tant que telle, mais d'un ajustement qui est une mesure de ce que *vaut* une forme *pour* ce à quoi elle se *réfère*, sa valeur référentielle.

2. Comment le dire

La linguistique des opérations énonciatives propose un système de représentation métalinguistique en termes de chemins d'accès, d'obstacles, de détours, d'orientations, avec des passages, des changements de zones, des seuils, des vides, des intervalles, des hiatus à combler, des visées, avec des réussites et des ratages, dans un espace abstrait et dynamique, munis de tenseurs et de vecteurs, schématisé par des graphes. C'est, en un sens, une linguistique du *gap* et du *bridge*, que je tire vers une sémiologie de *l'écart symbolique*, condition de l'activité de langage. Cet écart se décline en manifestations d'une distance de trois ordres: distance entre la représentation et la référenciation (ce qui est pensé dans ce qui est dit et ce à quoi il est référé en le disant), distance

¹¹ Cf. Culioli (2001).

entre des valeurs possibles (ce qui est dit par rapport à ce qui n'est pas dit, soit ce qui peut être dit d'autre ou ce qui peut être dit autrement, ou encore à ne rien dire), distance entre le sujet de l'énonciation et son autre (co-énonciateur comme *alter ego*, co-énonciateur comme *alius*).

Cette sémiologie rejoint, d'une certaine façon, le projet saussurien, notamment dans ce qu'il a mis de côté. Je ferai seulement allusion à une réflexion de Saussure sur la forme comme donnée sémiologique, à partir d'une série de mots du vocabulaire de la morale, où il pointe l'écart entre le mot et ce qu'il désigne, qui ne peut être tenu dans les limites d'un terme stable, et il met en dehors du domaine linguistique la question, "digne d'examen", de savoir jusqu'où un mot correspond à un fait déterminé¹².

Je citerai par ailleurs, par un retour à la tradition scolastique, cette définition du signe par Jacques Maritain (1939: 64):

Le signe manifeste ou fait connaître; et il manifeste et fait connaître quelque chose de distinct de soi dont il tient la place et à l'égard de quoi il exerce une fonction ministérielle, et dont il dépend comme de sa mesure.

Cette conception est à nuancer en la rapportant à l'idée augustinienne du signe, que nous retrouvons chez Peirce, à savoir que le signe ne renvoie pas à la chose mais à la connaissance de la chose. Nous en retenons la fonction de représentation et la "mesure" que la relation de dépendance implique, en précisant que celle-ci n'est pas unilatérale: du sens des choses aux mots pour les dire; elle est, selon le principe sémiologique saussurien, une relation de dépendance des mots entre eux, dans le système qui les fait tenir ensemble, par différenciation, et la question est alors celle de la signification des formes en rapport avec le sens que nous leur attribuons dans leur relation à ce que nous pensons ou voulons leur faire dire, notre intention de signifier, qui parfois nous échappe. La démarche ne consiste donc pas à postuler une réalité ontologique en attente de symbolisation et un sujet parlant disposant de symboles prêts à l'emploi pour signifier les éléments de cette réalité, mais à porter attention au jeu de langage auquel celui-ci se livre en lançant des flèches (des mots) pour atteindre une cible et comment, en cours d'activité, il prend la mesure d'un écart.

Nous allons nous intéresser, pour illustrer ce point de vue, à l'opération d'estimation de la valeur référentielle, c'est-à-dire de valuation de la forme signifiante en référence à ce à quoi elle renvoie, en situation et dans une relation intersubjective, à travers un texte et un marqueur particuliers. Le texte est une transcription d'un entretien radiophonique entre Antoine Perraud, journaliste et animateur de l'émission de France Culture *Tire ta langue*, et son invité du 22 mai 2011, Henry-Claude Cousseau, directeur de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, à l'occasion de la

¹² Ecrits de linguistique générale, Paris, Gallimard, 2002: 38.

parution de son ouvrage *L'œil des mots*¹³. Le genre discursif de l'entretien, dans ce type d'émission, qui relève de la critique parlée, à la manière d'une conversation, avec ses règles particulières, place les partenaires dans un rapport obligeant-obligé, où le répondant qu'est l'invité est conduit à exposer son ouvrage et son argument, à en reprendre, par la paraphrase et la reformulation, les thèses et les idées, à s'expliquer aussi, orienté par les questions du journaliste, pour un auditeur qui est un lecteur potentiel. Le but de l'émission et la situation médiatique qui en impose la scénographie assurent une régulation qui détermine la façon dont l'énonciateur va s'accommoder subjectivement au cadre. L'ouvrage lui-même, dans notre exemple, et la personnalité de l'auteur impliquent par ailleurs une thématization de la question du choix et de la valeur des formes d'expression pour dire l'expérience sensible par un regard singulier sur l'œuvre d'art: *L'œil des mots*. Ainsi H.C. Cousseau doit-il d'emblée, suite à la première question qui lui est posée, justifier ce qu'il présente comme un exercice qu'il qualifie d'épiphanie:

j'ai bien le sentiment qu'il est à la fois fragile mais qu'il est peut-être si j'ose dire et si je peux me permettre de le dire de cette façon peut-être le meilleur de ce que j'ai à dire de moi-même et à propos de ce que je pense je crois ou ce qu'on me dit que je sais professionnellement parlant et c'est dans ce sens que tous les tous ces textes qui sont réunis dans ce cet *Œil des mots* et bien visent évidemment à à à à faire en sorte que les mots heu soient non seulement parlants mais heu renvoient quelque chose du regard justement¹⁴

Remarquons dans cette entrée en matière la présence des trois prédicats type représentant les instances de validation de l'énonciation assertive: *penser, croire, savoir*¹⁵ — avec, pour ce dernier, la prise de distance par la modération introduite avec un tiers-disant: *ce qu'on me dit que je sais* —, les marques d'hésitation et de tâtonnement, perceptibles dans la prosodie (à l'écoute de l'émission enregistrée), la répétition, l'interjection (notée *heu*), et certains marqueurs de distanciation et d'évaluation des formes du dire, dans leur caractère indécis et approximatif: *peut-être si j'ose dire et si je peux me permettre de le dire de cette façon*, avec le *quelque chose*, qui reviendra régulièrement au cours de l'entretien, comme d'autres modalisations de l'énonciateur qui ménage, dans sa quête des possibles, une marge d'altération: *on pourrait dire que, je dirais, si vous voulez*, avec aussi le *comment dire* qui problématise le processus de désignation, et une alternance entre onomasiologie et sémasiologie: *ce qu'on pourrait*

¹³ *Op. cit.*

¹⁴ Nous avons choisi une transcription linéaire, sans indication de pauses ou de coupures, avec seulement la notation de certaines hésitations et répétitions, qui apparaît suffisante pour la contextualisation de la forme à considérer.

¹⁵ Ce point est développé dans Ducard D. (2012: 195-207).

grossièrement appeler dans une autre époque l'inspiration ou encore *sans être des textes techniques d'historiens ou critiques au sens littéral du terme*. La parole, soumise à la régulation discursive, n'en suit pas moins son cours, avec ses méandres, qui est celui de ce que Culioli nomme une forme de *fumbling*, préférant ce mot d'origine germanique équivalant au français 'farfouiller, bafouiller, fouiller' et qui évoque le fait de tâtonner¹⁶. Le *quelque chose*, quand il survient, pointe ce 'je ne sais quoi' qu'est la notion dans son indétermination nominative et il vaut pour cela même, dans la tentative de figuration, comme dans les exemples suivants:

a- tous ces textes [...] renvoient *quelque chose* du regard justement

b- je dis qu'il y a *quelque chose* qui préexiste quelque part ce quelque part c'est de l'ordre de l'inconscient c'est de l'ordre du savoir c'est de l'ordre de la culture c'est de l'ordre très souvent de l'émotion

c- il y a dans la musique arabe dans la musique indienne notamment *quelque chose* qui appartient vraiment là à l'univers mélismatique

L'existant ainsi désigné et localisé peut aussi être qualifié, comme dans:

d- il y a donc *quelque chose* de profondément cérébral et physique en jeu

e- la seule façon de en quelque sorte de partager si on peut si on peut dire les choses comme ça partager avec le commun des mortels *quelque chose* justement de commun qui est le langage

Un autre marqueur concerne plus spécifiquement l'entre-deux de la représentation et de la référenciation, dans l'ajustement de ce qui se dit avec ce qui est à dire. Ce marqueur, qui ponctue le discours du critique d'art, est remarquable par la fréquence de son emploi dans notre texte (25 occurrences), sa formation et sa valeur, il s'agit de *en quelque sorte*. Faute de place, nous n'en donnerons que 5 occurrences, dans un contexte minimal, pour les besoins de la démonstration:

- (1) j'aime bien les <effets d'accumulation> *en quelque sorte* qui jouent sur ces différentes strates qui permettent au fond là aussi de faire chatoyer le langage le mot comme l'objet auquel je me réfère
- (2) et donc j'avance comme <ça> *en quelque sorte* il me semble me semble-t-il en tout cas
- (3) à mettre le doigt sur ce qui est *en quelque sorte* le <secret> de cet artiste

¹⁶

Anglais *to fumble*: 'tâtonner, fouiller' (*to fumble for words*: chercher ses mots, ou, avec un objet, 'manier gauchement, maladroitement', notamment dans les jeux de balle et son équivalent dans la parole (*I fumbled the question I was trying to ask*: je me suis emmêlé les pinceaux en essayant de poser ma question); le mot signifie aussi, dans les premiers emplois attestés (XVI^e s.): 'parler avec hésitation, bafouiller, murmurer'.

- (4) cette thématique de l'écroulement de la disparition du tellurisme qui vient en *quelque sorte* <anéantir> tous ces grands symboles de la culture
- (5) c'est une chose qui m'intéresse que l'écriture sur l'art en tant qu'elle <prend> en *quelque sorte* l'œuvre justement comme une partition comme un texte à déchiffrer

Le problème linguistique posé par l'indéfini *quelque* est celui de la détermination nominale et de la valeur référentielle qui est celle du *vague*. Pour bien comprendre cette notion, il faut la ramener à la logique et à la métaphysique du vague (*vagueness*) chez Peirce. Pour celui-ci le vague n'est pas "un défaut de la pensée ou de la connaissance" et l'on ne "peut pas plus y renoncer dans le domaine de la logique que l'on peut renoncer au frottement dans celui de la mécanique" (C.P. 4.344; 4.512)¹⁷. Le problème ne relève pas du seul point de vue de la logique mais il est sémiotique et conduit Peirce à une position ontologique sur le vague de la réalité. Le vague est l'une des formes de l'indéterminé dans sa relation au déterminé¹⁸, selon sa théorie de la connaissance. Il convient de le distinguer du général, autre catégorie de l'indétermination, et de l'ambiguïté. Peirce distingue ainsi la généralité du *n'importe quelle chose* par apport au vague du *quelque chose*¹⁹.

Un signe est objectivement général dans la mesure où, laissant son interprétation effective indéterminée, il donne le droit à l'interprète de compléter la détermination pour lui-même. "L'homme est mortel". "Quel homme?" "Tout homme qui vous plaira". Un signe est objectivement vague, dans la mesure où, laissant son interprétation plus ou moins indéterminée, il réserve à un autre signe ou à une autre expérience possible le soin de compléter la détermination. "Ce mois, dit l'oracle de l'almanach, un grand événement va se produire". "Quel événement?" "Oh, nous verrons. Cela l'almanach ne le dit pas." Peirce (1931-1958: 5.505)²⁰

Du point de vue linguistique la référence vague concerne le renvoi à un individu de la classe d'occurrences non distingué (un tel quel qu'il soit). Quand je dis *il y aura bien quelque imbécile pour se faire avoir* je vise un individu quelconque auquel le prédicat qualitatif <être-imbécile>

¹⁷ Cf. Peirce, C. S. (1931-1958). Les textes cités le sont dans la traduction de Claudine Tiercelin et l'on se reportera à son ouvrage (1993): La pensée-signe. Paris (J. Chambon), notamment au chapitre sur la sémiotique du vague.

¹⁸ Encore faut-il préciser qu'un terme n'est jamais absolument indéterminé ni absolument déterminé.

¹⁹ Cf. la troisième conférence de Harvard de Peirce, C. S. (1903): Les catégories défendues. In: Peirce C. S. (2002: 305-340).

²⁰ Ajoutons cette explication sur l'ambiguïté: "Un terme qui est indéfini entre plusieurs interprétations alternatives distinctes a une sorte d'indétermination. Il est équivoque ou ambigu. Mais cela est très différent de l'indéfini authentique dans lequel il y a une masse indistinguable ou indistincte de cas. Le premier est l'indéfini de l'expression 'couleur claire' (si on laisse de côté l'indéfini en degré); le second est celui qui consiste à dire d'une histoire qu'elle est écrite dans un style relativement français. L'indéfini consiste en ceci que le signe laisse planer des doutes sur ce que peut être l'interprétation qu'on avait en vue, mais non pas sur le choix entre deux ou plusieurs interprétations, ce qui serait l'ambiguïté." Peirce (1931-1958: 5.477).

s'applique, c'est du quelconque non quelconque. Un autre peut ajouter: *En tout cas moi j'en connais quelques-uns qui se laisseraient prendre*, ciblant des individus non quelconques mais seulement déterminés par la qualité prédiquée. Et je peux enchaîner en demandant *A qui penses-tu exactement?*, à quoi il peut être répondu: *Tu le sais bien* ou *A certains, que tu ne connais pas*, restant ainsi dans le déterminé indéterminé.

Pour en revenir à *en quelque sorte*, remarquons que le nom *sorte* implique individuation et qualité, par renvoi à une classe-de. *Le Petit Robert* le définit ainsi comme "Manière d'être; ce qui permet de caractériser un objet individuel parmi d'autres; ensemble d'objets ainsi caractérisés"²¹. Le mot est historiquement attesté au XIV^{ème} siècle au sens de 'société, compagnie' et se rattache étymologiquement à *sort*, du latin *sors, sortis*: 'sort, tirage au sort', d'où 'sort fixé à chacun, rang, condition, catégorie', qui a pris en bas latin le sens de 'manière, comportement propre à une espèce de gens'. Nous retrouvons cette individuation par une qualité déterminant une classe dans le dérivé *assortir, assortiment*. L'approximation notionnelle avec *une sorte de* devant un nom crée de l'indétermination par identification-différenciation, en nous plaçant à la frontière du domaine qui est construit. Dans cette citation de l'ouvrage de Cousseau, que donne le journaliste: "Ces textes qui ne se veulent rien d'autre que des improvisations à partir d'une sorte de partition d'un texte donné, ici de nature évidemment plastique, donnent délibérément à la langue, aux mots, à l'écrit tout leur poids", la notion type qui sert de repère (*partition*) permet d'identifier la valeur référentielle, qui préserve son altérité: c'est et ce n'est pas une partition. Ce qui est une détermination vague. Avec *toutes sortes de*, l'indétermination est dans la variété des individus de la classe. Dans un schéma d'entraînement, avec *de sorte à* ou *de (telle) sorte que*, la détermination se fait par la finalité ou les conséquences, la qualité étant alors prépondérante, comme dans l'opération de fléchage, par référence déictique ou anaphorique, avec *de la sorte*.

Dans la relation prédicative le *en* est un opérateur de repérage qui introduit un terme-repère (spatial, temporel, notionnel). *Le Petit Robert*, à l'entrée *en*, prévoit une sous-entrée où sont regroupées les locutions adverbiales (en tout, en rien, en partie, en vain, en particulier, en haut, en bas, en avant, en arrière,...), façon commode de ne pas les traiter. *Le Trésor de la langue française*²² dit que *en quelque sorte* est une formule d'atténuation, paraphrasable par 'd'une certaine manière, d'une certaine façon', ou encore par 'pour ainsi dire'. Le terme atténuation traduit imparfaitement ce qui est un commentaire épi-métalinguistique à propos d'un prédicat non pas

²¹ Cf. Rey, A. (dir.) (2012): *Le Petit Robert de la langue française*. Paris (éd. Le Robert).

²² Voir *Le Trésor de la langue française informatisé*:
<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv4/showps.exe?p=combi.htm;java=no>

excessif, relativement à une norme, ou impropre, mais qui est sélectionné pour sa valeur heuristique dans l'exploration progressive d'une pensée parlée dans la langue.

Sur les 23 occurrences de notre texte, 16 sont postposées au prédicat, 7 sont antéposées, ce qui semble correspondre à un mouvement qui est plutôt rétroactif que proactif, même si le syntagme peut être, pour la plupart des cas, facilement déplaçable, avec des contraintes dans l'agencement syntaxique qui peuvent en limiter la mobilité. Il est toujours supprimable et survient en incidence. Seul un exemple (voir Annexe) montre que ce commentaire porte sur un anaphorique (*ça*) qui réfère à ce qui a été exposé en avant et développé par la suite, les autres supports sont des prédicats verbaux, nominaux ou adjectivaux que la locution adverbiale a pour effet de mettre en relief. La prosodie (à l'écoute de l'enregistrement), par un accent d'insistance, signale ce soulignement.

L'ajout de *en quelque sorte* est une modulation de la valeur référentielle par une détermination vague, mais l'indétermination n'est pas celle du prédicat ciblé, dont la signification est au contraire exhibée, elle se trouve dans la représentation dont le prédicat est un représentant: c'est le *quelque chose* à dire que le mot peut dire.

Ainsi dans *à mettre le doigt sur ce qui est en quelque sorte le <secret> de cet artiste*, l'énonciateur dit que ce qu'il cherche à débusquer, dans son exercice de critique d'art, est ce quelque chose qui peut être nommé 'secret' en tant que *déclencheur de représentation*, selon la définition que Culioli donne du marqueur. De même en disant *c'est une chose qui m'intéresse que l'écriture sur l'art en tant qu'elle <prend> en quelque sorte l'œuvre justement comme une partition comme un texte à déchiffrer*, il signale que le prédicat <prendre>, dans le contexte de la relation prédicative (*prendre l'œuvre comme une partition*), est un marqueur qui a une valeur référentielle possible dans le cas de l'acte d'écrire sur l'art ainsi décrit. La condition du rapprochement opéré entre représentation et référenciation, en maintenant l'écart qui les distingue, est le *en quelque sorte* qui donne au mot son *halo* sémantique. Pour ne pas être en contradiction avec ce qui a été avancé précédemment sur la signification qui est évaluée selon un critère d'adéquation il faut ajouter que cette question du halo est celle que se pose Wittgenstein quand il s'interroge sur la compréhension d'un mot dans son rapport à ses emplois:

Imagine que quelqu'un dise: Tout mot familier, par exemple dans un livre, se présente à notre esprit enveloppé d'une atmosphère, d'une sorte de 'halo' d'emplois à peine suggérés. - Tout comme si, dans un tableau, chaque personnage était entouré de scènes délicatement et comme nébuleusement dessinées, qui se trouveraient pour ainsi dire dans une autre dimension, et comme si nous voyions ici les personnages dans différents contextes. - Si l'on prend cette supposition au sérieux, il apparaît qu'elle n'est pas à même d'expliquer l'intention.

Car si les choses se passent d'une façon telle que les emplois possibles d'un mot nous viennent à l'esprit en demi-teinte pendant que nous parlons ou écoutons -, s'il

en est effectivement ainsi, ce n'est que pour nous. Or nous nous faisons comprendre des autres, sans savoir s'ils vivent, eux aussi, ces expériences. Wittgenstein (2004: 257)

Le halo renvoie à cette labilité de la signification d'un mot due à la pluralité de ses emplois, à la conscience non réfléchie de la polysémie, que le lexicologue essaie de répertorier. La forme d'expression est, en quelque sorte, épinglée dans l'un de ses emplois possibles, pour une occurrence de la notion, dans son adéquation référentielle: c'est quelque chose comme ça (qui est ainsi nommé). Ainsi dans *cette thématique de l'écroulement de la disparition du tellurisme qui vient en quelque sorte <anéantir> tous ces grands symboles de la culture*, le prédicat <anéantir> apparaît dans l'un des emplois qu'il est possible d'en faire en l'occurrence. Mais l'appréciation laisse penser qu'il n'est pas évident. Si je déplace l'accent sur un autre mot, c'est celui-ci qui reçoit la pesée du sens: *cette thématique de l'écroulement de la disparition du <tellurisme> en quelque sorte qui vient anéantir tous ces grands symboles de la culture*²³. Dans *j'aime bien les effets <d'accumulation> en quelque sorte qui jouent sur ces différentes strates qui permettent au fond là aussi de faire chatoyer le langage le mot comme l'objet auquel je me réfère*, les mots *strates* et *chatoyer* sont de bons candidats. Si l'on voit dans cet usage une forme de circonspection ou une mesure de précaution, on peut penser que son emploi abusif serait symptomatique d'une 'âme scrupuleuse', d'un obsessionnel angoissé par le risque encouru dans l'acte de nommer les choses, et l'on pourrait alors accepter, avec le TLF, de voir dans *en quelque sorte* une formule d'atténuation.

Je citerai ce que répond Culioli sur le halo, dans un entretien au cours duquel je lui soumetts la remarque de Wittgenstein:

Le classificatoire, dans un cas comme ça, c'est quelque chose qui est surajouté, et pour ça le halo, c'est essentiel. Vous vous souvenez peut-être que le halo on le trouve aussi à propos de l'infinitésimal, à propos de la mathématique non standard. On a — on le voit dans les discussions au 17^{ème} siècle — quelque chose qui est évanescent dans le point de vue. Donc, effectivement, je ne crois pas que nous ayons autre chose que l'illusion qu'il n'y a pas de halo, ou que, s'il y a un halo, ça veut dire que ce n'est pas très clair, que ce n'est pas le mot très précis que j'emploierais et que je pourrais en employer un autre. Et si l'on me demande lequel, je dirais que, bon, je ne sais pas, que je n'arrive pas à bien l'exprimer. Mais vous pouvez au moins exprimer que vous n'arrivez pas à bien exprimer. Il y a effectivement une espèce de brume, de halo, ce genre de choses. Vous savez comment on dit le halo autour de la lune, par exemple, ou autour d'autre chose, en allemand, c'est *Hof*, c'est-à-dire quelque chose qui est à la fois au-delà et qui en même temps fait partie de. Et vous retrouvez là les histoires d'ajustement, d'intercontacts entre des éléments atomiques, et c'est ce qui est

²³

Le déplacement de l'accent d'indétermination sur *tellurisme* s'accompagnerait probablement d'une hésitation: *du du tellurisme*, par exemple.

extrêmement difficile. Je pense que c'est ce que Saussure ressentait très profondément²⁴.

Si l'on comprend la valuation comme une opération, avec sa dimension active, et que l'on reconnaît – comme le souligne le philosophe pragmatique John Dewey dans sa théorie de la valuation²⁵ – que celle-ci n'a lieu que si quelque chose fait question et introduit par là même un élément d'enquête, cette opération, dans son application sémio-linguistique, apparaît bien comme une estimation relative à ce qu'il appelle une fin-en-vue (*end-in-view*). Émerge ainsi, dans le cours de l'activité de langage *en vue de, à propos de et pour un autre*, la conscience des moyens de sa fin. Le *en quelque sorte* est l'un des marqueurs qui vient signaler la valeur en question. Son activation dépend du propos, du type de situation, de la relation inter-sujets et de la subjectivité de l'énonciateur. Si je lui ai accordé une valeur heuristique c'est qu'elle procède, dans l'entretien observé, de l'attention portée aux mots et de l'auto-investigation à laquelle se livre l'invité sous le coup du questionnement et de l'injonction du journaliste. D'autres marqueurs seraient à examiner, dans notre texte, dans cette perspective: *naturellement, justement, effectivement, au fond, en l'occurrence, en tout cas*.

3. Une remarque générale, pour finir

La valuation des formes d'expression — *comment le dire* — a ainsi un double versant, celui de la signification des mots pour dire le sens des choses, celui du sens des choses que dit la signification des mots. C'est ainsi que les mots, en tant que marqueurs, peuvent être aussi considérés, selon une autre expression de Culioli, comme des *capteurs de sens*. Nul besoin, ici, de prendre une position philosophique sur le sens du monde et la qualité du langage, il s'agit de partir du fait que les sujets parlants ne peuvent pas ne pas s'interroger sur cette division sémiotique au cours de leur activité d'énonciation, de façon d'autant plus manifeste quand l'intention est de signifier une expérience subjective, dans notre exemple de nature esthétique et esthésique (grec *aisthêsis*: sensation, sensibilité). Plus généralement il convient de considérer que le langage bute sur ce qui est son fonds d'indicibilité, propice à l'exploration métaphysique et métapsychologique, et que le linguiste ou sémiologue tente de saisir, par ses observations et ses analyses, dans le déploiement des formes textuelles.

²⁴ Cf. l'entretien avec Antoine Culioli: Ducard, D. (2012, à paraître).

²⁵ Voir la traduction et la présentation par A. Bidet, L. Quéret et G. Truc de *Theory of valuation* (1939) de John Dewey: Dewey (2011: 67-171).

Bibliographie

- Bange, P. (1992): Analyse conversationnelle et théorie de l'action. Paris (Hatier / Didier).
- Benveniste, E. (1966): Problèmes de linguistique générale, I. Paris (Gallimard).
- Bidet, A., Quéret & L., Truc, G. (2011): Introduction. In: Dewey, J.: La formation des valeurs. Paris (La Découverte), 67-171.
- Cousseau, H.-C. (2011): L'œil des mots. Paris (Editions du relief).
- Culioli, A. (2001): Heureusement!. In: Saberes no Tempo. Homenagem a Maria Henrique Costa Campos, Lisbon (Ed. Colibri).
- (1965): La communication verbale. In: Encyclopédie des Sciences de l'Homme, T. 4. Genève (Editions de la Grange-Batelière).
- (1990): Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations, T. 1. Paris (Ophrys).
- (1999): Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel, T. 3. Paris (Ophrys).
- (1999): Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisations et opérations de repérage, T. 2. Paris (Ophrys).
- (2002): Variations sur la linguistique. Paris (Klincksieck).
- Dewey, J. (2011): La formation des valeurs. Paris (La Découverte).
- Ducard, D. (2012): Se parler à l'autre. In: Bres, J. (éd.): Dialogisme: langue et discours. Bruxelles (Peter Lang), 195-207.
- (2012, à paraître): Un témoin étonné du langage. Entretien avec Antoine Culioli. In: Normand Cl. (dir.): Les parallèles flous. Autour d'une théorie du langage. Louvain-la-Neuve (Editions Academia).
- Maldiney, H. (2007): Penser l'homme et sa folie. Paris (Millon).
- Maritain, J. (1939): Signe et symbole, Quatre essais sur l'esprit dans sa condition charnelle. Paris (Desclée de Brouwer).
- Peirce, C. S. (1931-1958): Collected Papers, vols. 1-6. Charles Hartshorne and Paul Weiss eds, vols. 7-8, Arthur W. Burks eds. Cambridge (Harvard University Press).
- (2002): Les catégories défendues. In: Pragmatisme et pragmaticisme, Œuvres I. Paris (Editions du Cerf), 305-340.
- Rey, A. (dir.) (2012): Le Petit Robert de la langue française. Paris (éd. Le Robert).
- Rhétoré, J. (2009): La sémiotique de C. S. Peirce. In: Ablali, D. & Ducard, D. (dir.): Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques. Paris (Champion - Presses Universitaires de Franche-Comté), 29-40.
- Saussure, F. de (2002): Ecrits de linguistique générale. Paris (Gallimard).
- Tiercelin, C. (1993): La pensée-signe. Paris (J. Chambon).
- Valéry, P. (1973): Cahiers I. Paris (Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard).
- Wittgenstein, L. (2004). Recherches philosophiques. Paris (Gallimard).

Annexe

Tire ta langue, Emission de France Culture, animée par Antoine Perraud, 22 mai 2011, 12h-12h30. Invité: Henry-Claude Cousseau, directeur de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, à l'occasion de la parution de son essai *L'œil des mots*.

En complément des exemples cités et commentés dans le texte de l'article nous donnons la transcription brute d'une séquence complète intervention du journaliste-réponse de l'invité, qui donnera un aperçu de l'échange. Nous y trouvons 18 occurrences de *en quelque sorte*.

A.P. - parce que euh il y avait une sorte de tension au départ de notre conversation que je soulignais entre votre volonté de déterrer quelque chose qui préexiste et en même temps ce <chant> **en quelque sorte** qui est le vôtre Henri-Claude Cousseau et si nous en restons à la musique il y a une tension entre cette improvisation car en définitive vous vous livrez à une forme d'improvisation et le mot est déjà venu dans votre bouche et on le lit sous votre plume la partition euh vous expliquez à l'orée de votre livre *L'œil des mots* "Ces textes ne se veulent rien d'autre que des improvisations à partir d'une sorte de partition d'un texte donné, ici de nature évidemment plastique, qui donnent délibérément à la langue, aux mots, à l'écrit tout leur poids." donc on alors on sait bien que l'interprétation pure n'existe pas qu'il est des partitions en tête pour celui qui improvise mais néanmoins vous vous voyez cette cette tension dont je parle

H-C C. - tout à fait c'est-à-dire quand je je je démarre si j'ose dire un texte il faut que j'arrive à concilier à la fois l'aspect d'improvisation qui qui m'importe euh j'aime improviser la première phrase euh à un moment donné d'ailleurs je me dis que ces ces incipits sont extrêmement importants dans dans ma façon d'aborder un texte et parfois il décide de tout le reste naturellement comme toujours dans dans dans la littérature où je crois pour beaucoup en tout cas euh et en même temps je sais que la limite de cette improvisation c'est d'arriver à définir quand même l'objet et la problématique euh visuelle en l'occurrence la la plupart du temps euh que que dont je dois répondre et donc effectivement il y a là deux deux contradictions un paradoxe en tout cas euh sur lequel je joue en permanence euh et donc j'avance comme <ça> **en quelque sorte** il me semble me semble-t-il en tout cas j'avance à la fois en détenant la capacité à <décrire> **en quelque sorte** la description est un phénomène très important dont je parle un petit peu dans ce livre la description est un phénomène important dans ce sens qu'elle est **en quelque sorte** la seule façon de **en quelque sorte** de <partager> si on peut si on peut dire les choses comme ça de partager avec le commun des mortels quelque chose justement de commun qui est le langage mais au-delà de cela naturellement je je je suis soucieux de sortir de cette communauté-là de cette de ce de ces <convenances> **en quelque sorte** pour créer des saillies interprétatives des saillies qui appartiennent au domaine de l'interprétation qui appartiennent peut-être au domaine de ce qu'on pourrait grossièrement appeler dans une autre époque l'inspiration par un jeu d'allusions par un jeu de comparaisons il y a là tout un arsenal de possibilités qui

font qu'on va d'un mot à l'autre au fond comme cela sans se soucier enfin dans mon cas en tout cas sans se soucier véritablement du caractère <rationnel> **en quelque sorte** euh du du du langage euh je je me dis souvent naturellement que de tels de tels textes sont à la fois des réponses au musicien que je ne suis pas ou au musicien que j'aurais aimé être et aussi au poète que sans doute j'aurais aimé être dans une autre époque car au fond j'accorde une importance capitale naturellement à la poésie euh dont je pense qu'elle est quelque part et naïvement le vrai langage si vous voulez donc ces textes sont ne sont que des façons d'aborder une appréhension poétique d'un d'un d'un être d'un créateur d'un personnage d'une œuvre euh et d'une situation dans laquelle euh nous met cet auteur ce cet artiste je pense à Penone à Giuseppe Penone par exemple euh qui est un artiste profondément créateur mais aussi profondément un poète si vous voulez et donc effectivement écrire sur euh un poème <matériel> **en quelque sorte** un poème euh en matière inspiré par Ovide inspiré par ailleurs par la la grande poésie classique Ovide et Lucrèce euh évidemment c'est quelque chose vous ne pouvez pas sauf à vouloir faire de l'histoire de l'art classique vous ne pouvez pas <entrer> **en quelque sorte** dans cette œuvre vous n'y entrez pas de l'intérieur naturellement et même si tout cela ne sont que des mots euh ça veut dire qu'il faut à un moment donné le carcan le filtre de l'histoire de l'art pour s'aventurer sur un terrain beaucoup plus intuitif naturellement et beaucoup plus proche de la pesée elle-même intuitive de l'artiste au moment où il réalise cette pièce donc ce sont ces textes sont d'une certaine façon des exercices de proximité avec les artistes si vous voulez euh ce sont des exercices qui se livrent à à à un exercice de transcription euh du langage d'un langage pardon personnel et qui n'est et et qui est quelque part justement intraduisible il dit quelque chose malgré tout et euh c'est c'est dans un cas comme celui-là où les premières phrases ou les premiers mots ne peuvent être que des <appels> **en quelque sorte** à créer une condition d'approche euh à mettre le doigt sur ce qui est **en quelque sorte** le <secret> de cet artiste